Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 8

Artikel: Gosses à la page
Autor: C.S.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225705

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

iè reincontrâ ein aprî, se tsaillessâi pas de grimpâ tant que tsi no, vu que l'approutsè de septante. Lo dzudzo ètâi à Lozena... A six hâorè n'avâi nion trovâ, et mè su décidâ à revenî à la Vegnettaz. Mâ, à mi-coûta, mè trâovo nâ à nâ avoué lo taupî Gédéon. N'è, pardieu, pas on n'hommo tant ragoteint avoué sa barba einmèclliâïe, son chètse-moque, sè z'hâillons défrepenâ et sè chôques eimpacotâïe. Mâ, m'a faillîâi quauqu'on et l'è prâi avoué mé, tot conteint que l'îrè.

Vo z'arâi faillu oûre la Luise quand no z'a vu arrevâ ! et lè get que m'a fé ! Mâ, l'ètâi l'hâora dè sepâ et l'a dû sè soumettre, dâo momeint que l'avâi pouâire dès 13... Bon !

Mâ, à l'avis qu'on allâve sè chetâ po medzi, vouâite que le Jules de la Pousta l'arrevè ein tomobile querî lo boûtsi et l'eimmenâ tot lo drâi po cein que l'avâi onna vatse à abattre.

N'éteint donc oncora *treize* po sepâ ! Que faillâite fére ?

— Faut-te reinvouyî lo taupî, Luise ?

— Rave ! que mè répond, et le crie à la serveintâ :

— Apportâde la fricâcha. *Sami.*

CONCOURS LITTERAIRE DU PREMIER AOUT.

Le Jury désigné par la Ligue pour la protection de la Suisse pittoresque (Heimatschutz) et la Société des Ecrivains suisses, réuni en séance plénière à Berne, le 10 novembre 1933, a décidé de proroger le Concours littéraire du Premier Août, pour la Suisse romande.

Cette faveur particulière se justifiait par les considérations suivantes. Les travaux de langue française livrés à la date du 15 septembre représentaient insuffisamment le caractère et l'esprit de la Suisse romande ; leur nombre restreint était l'indice que l'essai littéraire tenté en faveur de la Fête Nationale n'avait pas atteint l'ensemble de la population et n'avait pas été compris des auteurs, ainsi que le prouvait enfin la médiocrité de nombreux envois.

En conséquence, le Jury, avec l'assentiment du Comité d'initiative, fixe au 30 avril 1934 le terme du concours limité à la Suisse romande. De la sorte, les œuvres couronnées pourront être représentées le 1er août 1934, au même titre que celles des autres régions.

Les travaux de langue française, précédemment soumis au concours, sont au nombre de dix-sept ; quelques-uns sont dignes de retenir l'attention. Leurs auteurs ont la possibilité de les retirer auprès du Secrétariat général de la Société des écrivains suisses (Wittikonerstrasse 250, Zurich) et de les remettre sur le métier. L'anonymat ayant été scrupuleusement respecté, les enveloppes cachetées leur seront en même temps renvoyées. Toute relation de ces auteurs avec le Secrétariat général restera confidentiel et le Jury n'en aura aucune connaissance. Les personnes qui ne retireraient pas leurs envois seront d'office maintenues au rang des concurrents.

Le concours prorogé a pour but exprès de rehausser par le moyen des lettres la célébration du Premier Août. Les œuvres, dont la valeur doit être indiscutable, seront composées en vue de représentations scéniques simples sur des places villageoises, dans des salles communales, voire dans des églises. Le drame, la comédie, les textes en prose ou en vers, éventuellement accompagnés par des chœurs, devront donc être conçus selon cette prévision.

Les patois romands sont admis en parfaite égalité avec le français.

Tenant compte des difficultés de transcription, le Jury ne jugera pas les œuvres dialectales d'après l'orthographe, mais d'après les idées et la valeur de leur expression. Il se réserve de s'adjoindre, pour les juger, tous les conseillers qui lui seraient nécessaires. Les patoisants sont priés de noter sur leur texte le district ou la commune à laquelle appartient l'idiome.

Demander les conditions au Secrétariat des écrivains suisses.

Bien raisonné. — Un client entre dans un café, tenu par le patron lui-même. Il commande :

— Deux décis et des petits pains !

Le patron lui sert le vin et pose sur la table le corbeillon avec dix petits pains tout frais que le boulanger venait d'apporter.

Dix minutes après, les dix petits pains étaient engloutis, arrosés chichement par les deux décis. L'écot payé, le client s'apprête à partir, mais le cafetier le rappelle :

— Dites-moi, mon ami - La prochaine fois, il serait plus logique que vous entriez directement chez le boulanger et que vous fassiez venir d'ici les deux décis.

A BOULES DE NEIGE

Je ne sais si les gamins de mon village ont les mêmes ardeurs que ceux de ma générations; en tout cas, leurs jeux doivent être les mêmes, avec quelques variantes dues au progrès, quelques nouveautés hivernales, telles que l'usage du bob et du ski, et encore ce dernier est-il une exception par suite de la pénurie de pentes suffisantes pour un véritable entraînement.

Remontons donc par la pensée au temps très proche où la luge était reine, la bonne luge massive, rustique, faite à la maison, lente à la culbute et rapide comme l'oiseau, surtout si elle était de taille à porter trois ou quatre cavaliers; au temps où l'hiver était plus généreux en flocons et où les mains enfantines jouaient avec la neige, savaient en faire des boules et pouvaient en construire des bonshommes, des maisons et des blockhaus. Pauvres et riches, nous étions tous chaussés de galoches (socques), quelques-uns même portaient de solides guêtres en drap, et nous avions plaisir à nous enfoncer dans la neige, à crever les « gonfles », à nous y étendre pour y imprimer notre effigie dans toute sa grandeur, à nous y rouler pour nous relever en meuniers, à l'entasser, à la lancer en l'air, à nous en asperger, à nous en bombarder. C'était un enivrement de sauts, de courses, de culbutes, de rencontres, de batailles, un chassé-croisé de diablotins plus follets les uns que les autres.

Nous jeter ce coton blanc comme on le ferait d'une poignée de farine, nous en éclabousser par paquets, ne suffisait pas à notre goût de la lutte correcte, bien ordonnée, d'où l'on sort réellement vainqueur ou vaincu ; et alors, et surtout, c'étaient des combattants divisés en deux groupes (nous disions deux camps) qui se défiaient, s'interpellaient de noms de guerre.

Les sorties de classe à 11 heures et à 4 heures étaient le point de départ de ces joutes ; on avait besoin de se dégourdir et se venger quelquefois sur le terrain une défaite de classe, une rouerie d'écolier, une bonne note obtenue en fraude, un pensum immérité. Le plus souvent, c'était bataille pour le simple plaisir de se mesurer, de faire assaut d'adresse entre ceux du centre et ceux du haut du village. Combat loyal; toute tricherie, toute traîtrise, étaient indignement signalées et condamnées, mais toute ruse de tactique, toute habileté stratégique, étaient acceptées. Celui qui était accusé et reconnu coupable d'avoir mouillé sa boule, d'y avoir mis un caillou pour noyau, était chassé comme indigne du titre de combattant.

La neige était pressée dans les mains de manière à former de vrais boulets, qui répondent à l'élan donné et aux lois de la balistique, assez lourds pour vaincre la résistance de l'air et atteindre le but, toutes les parties du corps. La tête devait être respectée, c'est-à-dire non visée, mais nul n'étant maître tireur, elle encaissait des projectiles plus souvent qu'à son tour.

Tout était pour le mieux quand le combat se terminait sans qu'un œil ait été poché ou un tympan ébranlé. Quel entrain, quelle ardeur quand le camp adverse représentait les Autrichiens, les Bourguignons ou les Armagnacs, et que nous nous croyions les vieux Suisses ! Nous y allions à bras détendus comme des ressorts de la meilleure trempe, nous nous démenions mieux et plus à l'aise que des diables dans un bénitier. Nous, ceux du haut, défendions pied à pied le terrain, cédant peu à peu parce que nous nous rapprochions de notre quartier, mais faisant de larges offensives, rompant les rangs de nos adversaires, les poursuivant isolément et leur infligeant une salutaire leçon. Les plus timides et les moins adroits fabriquaient les projectiles pour les as du groupe et s'abritaient derrière eux dans les moments critiques. Pan ! pan ! touché Burkhardt ! — Manqué Halwyl ! — Attrape celle-ci ! — Vise mieux, Guillaume Tell ! — Hardi, Confédérés, culbutons l'ennemi !

Plus d'une fois, le combat se termine par une prise de corps épique; chacun choisissait son rival. La passe de lutte était généralement brève; les champions — peu caponnaient — roulaient dans la neige, et celui qui avait le dessus en frictionnait copieusement le visage du vaincu. Et l'on se séparait sans rancune, sans colère et sans grand dommage, sauf parfois aux livres et cahiers qu'un mauvais sac avait mal protégés ou qu'on avait déposés en lieux moins que sûrs. Nous avions tous l'air de coqs ébouriffés et nous clamions nos prouesses en coquericos orgueilleux.

Lorsque l'ardeur belliqueuse faisait défaut, nous cherchions à nous surpasser d'une manière intéressante : la bataille prenait l'allure d'un match d'adresse entre deux équipes de même formation. Les groupes se maintenaient à une distance de dix à quinze mètres et l'échange de boules se faisait en toute liberté de rythme et de vitesse, avec cette règle unique : celui qui était touché trois fois était mis hors de combat. La victoire appartenait au parti qui conservait le plus de valides. C'était plus stimulant que de viser un arbre ou un poteau téléphonique.

En dehors de ces « prises d'armes », je résistais rarement à la tentation de viser les cheminées ; l'exercice prenait un attrait particulier, rendu plus puissant encore par la crainte d'être pris en flagrant délit. Pensez ! faire tomber du ciel de blancs projectiles dans une marmite de bouillon ou une casserole de lait, éteindre à distance le feu d'un foyer, asperger la cuisinière, quelles délices ! Je ne parle pas de la vaste cheminée à couvercle entr'ouvert, qui s'ouvrait, en bas, sur un chaudron où cuisait la pâtée aux porcs; le but était trop facile à atteindre et la réussite ne tirait pas à conséquences. Mais les petites fenêtres rectangulaires des hautes cheminées me faisaient signe et semblaient me narguer : quelle cible ! Y faire entrer une boule comme un oiseau dans son nid mettait le comble à mon orgueil de « tirailleur » et entraînait à l'exercice nombre d'imitateurs.

Il fallait nous voir prendre la fuite ainsi qu'une volée de moineaux quand apparaissait un manche à balai menaçant; brandi avec une bordée de mots aigres et d'invectives virulentes! Nous avions la décence de rire sous cape, la complaisance de ne pas revenir à la charge une fois l'épouvantail remisé, quitte à recommencer le lendemain.

Hélas ! je n'ai pas toujours échappé à la juste répression de mes méfaits et, suivant le dicton : « je n'ai rien perdu pour attendre ». Mon maître d'école dûment renseigné, s'entendait au rôle de justicier, et mon brevet d'adresse m'a valu plus d'un pensum. Je ne suis cependant pas loin de croire que j'ai contribué à faire fermer les cheminées au-dessus des foyers et à généraliser l'usage des fourneaux potagers: les ramoneurs et les poêliers me doivent de la reconnaissance, tout aussi bien que les cuisinères, qui ont été ainsi préservées de fâcheux courants d'air et de volées de shrapnels neigeux provenant de tirs indirects.

Ah ! quel bon temps, quel temps c'était !
Vous en souvenez-vous, mes frères ?
Nous étions jeunes ; tout chantait
Dans nos petites âmes fières.

A. Gaillard.

GOSSES A LA PAGE

— Ah ! que les femmes sont contrariantes ! tu ne trouves pas, papa ?

— Ce que je trouve, Robert, c'est qu'à douze ans, tu as une opinion sur les femmes et je trouve cela extraordinaire.

— Oh ! j'en ai sur tout ! mais on peut s'arranger avec les choses, tandis qu'avec les femmes, c'est impossible. Quand on veut aller dans un sens, elles vous forcent à aller dans un autre... Quand on désire une couleur, c'est une autre qu'il faut prendre, quand on veut...

— Tu as l'air tout à fait révolté...

— Je crois bien !

— Qu'est-ce qu'on t'a fait ?

— Je voulais passer l'après-midi chez Jean et

il n'y a pas eu moyen... mais je me suis soulagé en me payant une colère folle...

— Contre qui, grand Dieu ?

— Contre ta femme.

*

— Cela sent la fumée, ici.

— Il n'y a rien de drôle à cela.

— Est-ce que, par hasard, tu aurais fumé, Robert ?

— Mais oui.

— Comment ! tu te permets de fumer !

— Je ne suis plus un enfant, voyons, maman, il faut te faire une raison.

— A douze ans !

— A douze ans, on est en pleine jeunesse et en pleine force... Le sang supporte fort bien quelques excès, et...

— Je ne veux pas de tes raisonnements.

— Je parle avec sagesse.

— Ce qui est sage, c'est que je ne veux pas que tu t'abîmes la santé en fumant trop tôt !

— Trop tôt ! quel préjugé ! tu retardes, maman... Ne te vieillis pas, et sois de ton temps... tu ne voudrais pas paraître aussi arriérée que grand'mère... A ta place, il y a longtemps que je fumerais.

— Tais-toi !... on n'a pas idée de cela ! fumer à cet âge !... je n'en reviens pas !

— Quelle mentalité ! Jamais je n'oserai avouer à mes camarades que ma mère retarde à ce point.

— Je te prie de m'épargner tes réflexions ! tu seras puni.

— Ça non... ce serait injuste ! Est-ce que papa se gêne pour fumer ? Tu lui passes tout ! Je suis un homme comme lui... *C. S.*

Combles. — Le comble, chez un radical, c'est de proscrire dans son ménage du cirage « conservateur » du cuir.

Le comble de l'imprudence chez un confiseur-pâtissier, c'est d'exposer dans sa vitrine, l'un à côté de l'autre, des « Japonais » et des « Chinois ». Il pourrait bien y avoir de la casse.

LA CHANSON DE MADELINE 7

Je pleurais toutes les larmes de mon crps, piteux comme un fils de bourgeois qu'on a attrapé loin du droit chemin. Quant à Madeline... ah ! mes amis !... A travers la chaude buée de mes larmes je ne voyais rien, rien que la noire barre des sourcils du régent... Mais mon père avait beau faire la grosse voix : plus tard, et pendant bien des années, il parlait avec une involontaire admiration du petit être sylvestre, hérissé comme un oiseau captif, lumineux comme une fontaine sous l'aubépine, tout embaumé d'arômes forestiers, sur lequel, en plein bois, il avait fermé sa grande main, et qu'il réintégrait doucement en cage.

Mon père racontait notre escapade. Le régent Tové, rouge, congestionné, ses yeux ronds hors des orbites, lançait vers les coupables ses grosses mains convulsives :

— Voilà !... Voilà !... Voilà, Monsieur le Président. En un mot, voilà... C'est elle !...

Elle se reculait, sa frêle menotte sur les yeux, tête nue, son béret lancé par-dessus les sapins, son écharpe envolée, sa gorge nue, plus haletante que celle de ses mésanges. Se voyant le point de mire de tous ces regards rieurs ou furibonds, elle chercha précipitamment son mouchoir absent, hélas envolé avec le béret, avec l'écharpe et le panier à la pomme rouge. Alors, d'un grand geste de désespoir, elle se couvrit le visage de ses cheveux encore humides d'eau de source, où pendaient de longs rubans d'herbes fleuries... Mais ses yeux bleus riaient au travers.

— Elle avait l'air d'avoir vergogne, racontait plus tard mon père. Au fond, elle n'était pas fâchée d'être ainsi en spectacle.

Quand le régent Tové put retrouver la parole :

— C'est elle, Monsieur le Président, oui, c'est elle... en un mot... Depuis qu'elle est entrée à l'école, tout est sens dessus dessous ici. Ça babille, ça frétille tout le temps, cet être-là ! Depuis qu'elle est ici, tout le monde est en l'air. Et voilà qu'elle distrait même votre fils, Monsieur le Président, un garçon sérieux, travailleur, le premier de la classe. Je vous dis qu'un châtiment exemplaire... Oh ! je la briserai !...

A ce mot, le petit être frêle, frêle à en être diaphane, poussait un grand cri ; elle se voyait déjà cassée en deux par ces pattes d'ours. Le bourreau n'en continuait pas moins, tout rouge et gonflé ; malgré sa parole embarrassée, il en devenait éloquent, à vider ainsi tout d'un coup sa grosse poche de fiel : il nourrissait une animosité personnelle contre le lutin qui lui dérangeait tous ses cadres, dont la naissance était irrégulière, dont rien, traits de visage, âme, voix, gestes, ni conduite, ne ressemblait à ceux de chez nous.

Cependant, à travers le tonnerre, comme un souffle doux et subtil, la voix de mon père s'insinua jusque dans l'oreille du régent.

— Ne brisez rien, Monsieur Tové, lui dit-il à mi-voix, vous le regretteriez. Punissez plutôt mon fils : il était averti. Mais la leçon que je viens de leur donner suffira, j'espère. Me permettez-vous un conseil ? Cette pauvre enfant, qui est orpheline, a moins besoin de châtiments que de bons exemples. Placez-la droit sous vos yeux, au premier banc, entre vos deux premières élèves : elles lui donneront le pli du travail.

Ayant reçu moi-même une sérieuse admonestation, dès ce jour-là, je rentrai dans le sillon, en me jurant d'oublier l'oiseau d'or et la forêt de Niallin. On ne m'avait pas caché qu'il y allait de ma place, à la tête des premiers. Je n'avais plus une faute à commettre : pour ne pas déchoir, on me vit de nouveau m'enfoncer dans les abîmes de mon *Encyclopédie* ou dans le labyrinthe de mes problèmes. Et, pendant quelque temps, Madeline elle-même, internée au premier banc, parut écrasée par le regard à pic et le sourcil de Polyphème qui la guettait du haut de l'estrade. Décidément, dans cette atmosphère épaisse, attristée par le nasillement des verbes et du *deux fois deux*, il ne faisait pas bon pour les cigales : rien ne bougea plus. Dans notre école mixte, tout rentrait dans l'ordre accoutumé.

VII

Les jours passèrent, et les bonnes résolutions. Adieu l'avril ! Mai, survenant, rayonna jusque dans notre école. Et je ne sais comment cela se fit, ni quelle démangeaison me vint tout à coup de lever le nez : j'aurais voulu bondir, chanter à gorge que veux-tu. Quel vent de folie me soufflait sur la tête ? Sous mes doigts distraits, les fautes foisonnèrent : mes multiplications ne tombaient jamais justes; mes dictées étaient fort malades... Mais c'était plus fort que moi : un frisson voluptueux m'effleurait la peau, quelque chose comme une plume de cygne lentement promenée...

— C'est le printemps, me dis-je. Ma maman m'a dit que ça donne la fièvre.

Eh ! mon printemps n'était pas loin ! Je n'avais qu'à tourner le dos à la fenêtre : là, *du coté des filles*, entre les deux premières élèves affalées sur leur ardoise, Madeline avait relevé sa fine tête et me taquinait du regard !

Non, je ne voulais plus lui répondre ! Je ne voulais pas continuer à l'école nos exquises musardises à la chasse de l'oiseau d'or. Mais quoi ! le régent était là-bas, au fond de la classe, occupé des petits ; le regard se faisait irrésistible ; je détournais la tête, mais je le sentais toujours là, posé sur moi. « Coucou ! me disait-il, ce qu'on s'ennuie !... » Cette libre enfant, dont la vie n'avait été qu'un long vagabondage ; qui, pendue aux jupes d'une comédienne, avait dix fois changé de ciel et d'horizon, ne pouvait s'habituer à un travail régulier. Et, autour d'elle, sur les premiers bancs, rien que des yeux éteints, rien que des momies ! Hélas ! elle savait trop bien où trouver un écho, un complice, et que mon cœur était lâche à ses séductions !

Est-ce ma faute ? Oh ! si vous l'aviez vue ! A l'ordinaire, et pour ceux qui ne lui plaisaient pas, elle avait l'abord froid, le visage placide, le regard pâle des filles du Nord ; mais, avec la sympathie, s'éveillait en elle une grâce singulière, irrésistiblement enveloppante, tout son être fondu de délicieuse langueur ; sur ses yeux mi-clos, ses longs cils étaient de la lumière, et sa lèvre, même sans parole, savait l'art de vous persuader.

D'ailleurs, elle me montrait sous main des choses étranges, qui brillaient même sous la table scolaire, images d'or et d'azur, griffons, sirènes en carton doré, scarabées en fer-blanc qui vont tout seuls avec un crépitement de cigales: toute l'arche de Noé des chimères, tout un printemps qui riait, gonflait, soulevait par tous les coins son tablier blanc d'écolière, et qu'en plein hiver j'avais vu luire en des trous profonds.

Mais notre commerce furtif fut bientôt le secret de Polichinelle. Déjà Pleaux couvait de l'œil le similor de Madeline, et, malgré la stupidité de ses voisines, ma charmeuse étendait autour d'elle, de proche en proche, son cercle d'enchantements. On entendit des soupirs d'extase, on devina de petits rires ; des reflets irradièrent dans l'ombre épaisse. Le régent Tové lui-même donna des signes de nervosité : il se doutait de quelque chose, mais Madeline était si subtile qu'elle échappait au bonhomme obtus, jusqu'au jour où, traîtreusement, une brise de mai souleva de dessous sa table tout un vol de papillons en papier rose. Du haut de l'estrade, il sauta dessus, ses grosses pattes jetées en avant pour écraser les ailerettes qui lui glissaient entre les doigts. Et Madeline reçut une *châtaigne*, et encore une, et encore une ; puis, de sa règle de fer, le rustre lui désigna le coin où, jusqu'à la fin de la classe, elle dut rester debout, comme au pilori, le regard douloureux, enveloppant de son tablier blanc sa fine menotte meurtrie.

Pauvre Madeline ! Mais mon tour allait arriver. On ne contemple pas impunément tout ce qui brille en contrebande au bout de ces doigts de rose. A la fin du mois, l'instituteur devait opérer un nouveau classement des élèves. « Je serai second », me disais-je avec un soupir. Je fus quatrième, et tombai au bas bout du banc !

Las ! que voulez-vous ? J'en étais navré, mais je me résignais encore lorsque, passant ma blouse sur mon nez moite et mes yeux rougis de larmes rentrées, j'aperçus l'heureux Pleaux qui trônait à ma place, et Madeline lui souriant ! Elle lui souriait comme elle m'avait souri, et lui soufflait les mêmes paroles, et faisait rayonner jusqu'à lui, sous main, les mêmes images ! Non ! pas ça ! pas ça ! J'aurais mieux aimé dégringoler jusqu'au banc des ânes ! Je maudis la volage, je criai tout bas : « Au voleur ! » et... et.... je compris... et... et... oui, j'approuvai le bûcher allumé par Mlle Véronique ! Et j'y aurais mis moi-même le feu, et j'y aurais jeté Madeline de mes propres mains, na !...

(A suivre.) *Samuel Cornut.*

Actuellement
GRANDE VENTE DE BLANC
AUX TISSERANDS
Rue Madeleine 4, Près de l'Hôtel de Ville, LAUSANNE
Prix extrêmement avantageux
A. LÉVY

Avis d'enquête!...
Après avoir fait une enquête
Sur le plus sain des apéritifs,
Les résultats sont positifs,
Le „ DIABLERETS " lui, vient en tête.

Pour la redaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.